

# Le libertaire

hebdomadaire

*Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.*

## ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an . . . . .	6 fr.
Six mois . . . . .	3 fr.
Trois mois . . . . .	1 fr. 50

## ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal  
à l'Administrateur

## ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an . . . . .	8 fr.
Six mois . . . . .	4 fr.
Trois mois . . . . .	2 fr.

## Avis important

Pour nous éviter toute difficulté avec l'administration des postes, nous prions instamment nos camarades et correspondants, d'adresser désormais tout ce qui concerne Le Libertaire aux divers points de vue administration, tels que mandats et bons de poste, commandes de librairie, etc., etc., au nom de Pierre MARTIN, administrateur du Libertaire, 15, rue d'Orsel.

Pour la rédaction, faire les envois à SILVAIRE, même adresse.

## Le Progrès des Idées Anarchistes

Il y a et il y a toujours eu des camarades qui se demandent si les idées anarchistes font des progrès et qui paraissent se décourager devant la lenteur du mouvement.

Je ne suis pas de leur avis. Il est vrai qu'il y a déjà vingt ans que j'assiste, en spectateur intéressé, à la propagande révolutionnaire. Alors apparaissent évidentes des constatations qui échappent à une observation trop courte et trop rapprochée.

Quelle différence aujourd'hui avec les opinions qui avaient cours dans le public, il y a vingt et dix ans ! On me dira que le nombre des anarchistes ne paraît pas avoir augmenté, et que c'est toujours un personnel réduit qui s'astreint à une propagande, semblable au travail des Danaïdes.

Mais il ne s'agit pas de dénombrer les anarchistes. C'est là un travail impossible, puisque les anarchistes ne ferment pas et ne sauraient former un Parti. Nous ne mettons pas notre force dans des chiffres. Nous n'avons pas l'ambition d'embrigader des cotisants.

C'est à la diffusion de nos idées dans la foule anonyme que nous travaillons. L'anarchie se retrouve partout ; elle se retrouve dans toutes les initiatives libres d'émancipation et de mieux-être. Et dans chacune de ces tentatives on est sûr de retrouver, actifs et enthousiastes, quelques-uns de nos camarades.

La besogne d'éducation se fait par les journaux, par les brochures, par les réunions, par les conversations privées. La propagande anarchiste a fécondé ou développé les autres propagandes révolutionnaires. Combien des nôtres se sont spécialisés dans ces propagandes particulières. Tout en rétrécissant leur champ visuel, ils ont profité de nos idées et en ont fait profiter les autres.

L'antiparlementarisme, l'antimilitarisme, par exemple, sont des fils de la propagande anarchiste. Mais il ne faut pas abandonner notre critique, sous peine de voir ces propagandes particulières, aussi bien que le syndicalisme, dévier en des formes autoritaires ou étiquetées.

Certes, tous ceux qui ont passé par la vie active de propagande anarchiste ne restent pas dans le mouvement. Bien loin de là ! Mais cette constatation ne signifie pas que leur activité ait été la conséquence d'un emballage passager, et qu'ils ne sont plus rien pour nous. La plupart ont été pris par les nécessités de la vie économique ; ils ont une famille qu'il faut nourrir et élever ; ils ont des occupations fatigantes. Ils ne sont plus capables d'avoir la curiosité intellectuelle qui peut permettre de s'intéresser à toutes les manifestations de la vie sociale.

Mais ils sont restés de cœur avec nous, avec les idées. Ils ont conservé le sentiment de justice, la faculté de s'indigner.

## Autour du nouvel Hervéisme

### L'ARMEE SE DEFEND

On annonce de nouvelles poursuites contre la Guerre Sociale, à propos d'un article antimilitariste du « Sans-Patrie ».

Sa récente conversion ne semble pas avoir beaucoup touché le ministre de la guerre, qui craint sans doute que nos révolutionnaires nouvelle manière ne se mettent à embrasser le militarisme que pour mieux l'étouffer.

En fait, si le « Sans-Patrie » défend l'armée sur certains points, il compte bien continuer à la combattre sur les autres. Mais nous croyons, nous, qu'elle est la grande ennemie contre laquelle il faut lutter sur tous les points et que rien ne serait plus néfaste pour l'évolution morale de l'homme, comme pour son émancipation économique, que de consolider l'armée par l'adhésion des révolutionnaires.

C'est un non sens d'ailleurs que de

vouloir amender un fléau ; on ne s'en fait pas davantage une arme : on est dévoré par lui si on cesse un seul instant de le combattre avec la dernière énergie.

Puisse l'annonce de ces poursuites pour crime d'antimilitarisme, en montant au « Sans-Patrie », l'irréductibilité du bloc militarisé, l'amener à un sentiment plus raisonnable des choses de l'armée et de la révolution.

### ANCHIO SON.. MILITARISTA

Vendredi, neuf heures du soir, dans les luxueux bureaux du Libertaire ; toute la rédaction et l'administration est au complet — ou presque — le petit chasseur à moitié endormi est présent. Pierre Martin, de sa voix glaciale comme un vent des tropiques, tonne tout à coup : « Camarades, attention. »

Personne ne bouge, sauf le chasseur qui pique une tête dans la barbe de Dauthuille.

— Attention, camarades, reprend ce sacré Martin, l'intransigeant du jour nous annonce en première page, quatrième colonne, que 53 000 appelés à la caserne ont refusé d'être élus ; quant à ceux qui ont été élus et ont f...ichu la culotte rouge aux orties, leur nombre est de 13 500 soit 220 par mois, et le général Bourrel pleure comme un veau sur ces... exodes, qui ont eu lieu en 1910.

La rédaction du Libertaire est estoquée. Silvain frise sa moustache, signe de profonde émotion ; chacun est anxieux : l'antimilitarisme a-t-il donc franchi la porte des casernes, malgré les affirmations de l'ex-ministre André ?

Tous les coeurs patriotes et militarisés qui sont là sont serrés par l'étau de l'angoisse. Que faire pour ranimer le patriotisme français ? On s'interroge des yeux.

Guichard, qui en pince pour le cancre, murmure : « Si seulement Paulus n'était pas mort... »

Tout à coup, un copain court et gros, un vrai pot à tabac, clame d'une voix de stentor : « Pour faire rentrer à la caserne les déserteurs et les insoumis, le gouvernement n'a qu'un moyen : mettre en liberté Gustave Hervé et le nommer ministre de la guerre. »

A ces mots, rédaction et administration tombent dans des confortables fauteuils, le longnon de P. Martin s'éfondre sur le bureau ; seul le petit chasseur qui n'avait pas de siège (que n'est-il magistrat ?) tombe sur le... parquet. (Honny soit qui mal y pense.)

### VIVE L'ARMEE !

Dédicé à la Guerre Sociale, qui fait l'apologie de l'armée et de ses hommes « d'élite morale et physique » que sont les officiers :

Dans notre dernier numéro, nous disions, avec preuves à l'appui, que le capitaine Beynet et le sergent-major Marescot, du camp de Sidi-Aïch, étaient des assassins, des menteurs et des faussaires. Si nous en croyons la déclaration faite à l'Humanité par M. Millet, père de l'une des victimes, nous pourrions ajouter que parmi les galonnés qui perpetrèrent le crime, se trouvent également des voleurs.

En effet, dans une lettre datée du 12 novembre que lui adressait le susdit Beynet, M. Millet père était avisé que son fils possédait une somme de 82 francs au moment de sa mort et que cette somme avait été versée, deux jours avant, à la Caisse des dépôts et consignations où la famille pourrira la déclarer.

Deux mois se sont passés et M. Millet père n'a rien touché. Ce qui est plus grave, c'est qu'il a reçu de la Caisse des dépôts et consignations avis qu'aucune somme n'avait été déposée pour lui en son nom dans cet établissement.

Où est l'argent ? Qui l'a barbotté ? Est-ce Beynet, est-ce Marescot, est-ce d'autres bandits à galons ?

Allons ! accusé Brun, puisque vous avez couvert les crimes des brutes, rendez !... (La Dépêche Parlementaire.)

### LES AMIS DU LIBERTAIRE

Causeries du jeudi, 69, rue de l'Hôtel-de-Ville.

Jeudi, 2 février, à 9 heures du soir, causeries par Wasso CHROCHELI : LE NOUVEL HERVEISME.

## La Fédération Communiste Révolutionnaire ORGANISE UNE

## GRANDE FETE au profit du journal " LE LIBERTAIRE "

Le 29 janvier à 2 heures de l'après-midi, dans la salle des Fêtes de la Bellevilloise, 23, rue Boyer, avec le concours assuré de :

De Bercy, Martini, des Cabarets Montmartrois.

Mmes Bonhomme, Clémia, dans leur répertoire.

Xavier Privas empêché offre un lot de ses chansons au profit du Libertaire.

Bruathus, Jacques Bonhomme, D'Avray, Guérard, Lanoff, Mussey, Mme Réval, chansonniers révolutionnaires, dans leurs œuvres.

Guérard, Marcel Hamel, Laurain, Mme Magali, Marvil, Mme Morel.

Miles Broquin, Souletie, des pupilles du 3<sup>e</sup>, duo : Les deux Mondes.

Le Cultivateur de Chicago, pièce en un acte, jouée par le groupe théâtral du 20<sup>e</sup>.

Causerie par le camarade Pierre Martin : Débuts de la presse anarchiste.

Les initiateurs de cette fête ne sauraient trop engager les camarades à y assister nombreux, afin de manifester l'intérêt qu'ils portent à l'organe de propagande anarchiste communiste qu'est LE LIBERTAIRE, et de marquer en outre un généreux geste de solidarité.

Prix des places : 1 franc ; 0 fr. 50.

On peut se procurer des billets à l'avance au Libertaire, 15, rue d'Orsel, et le soir à la Maison Commune, 111, rue du Château, où le camarade Grasset se tiendra en permanence.

## L'Ouvrier Libertaire

Et quand, dégoûtés, las, parvenus, les antimilitaristes dilettanti, amateurs, pétardiers, auront laissé dans la dernière de leur veste retournée leur antimilitarisme et leur antipatriotisme d'antan, on retrouvera l'antimilitarisme pur et intact au milieu des syndicats ouvriers avec l'idée saine de révolution sociale dont la grève générale sera la première phase.

C'est à cause de cela que les progrès de l'antimilitarisme dans la classe ouvrière donnent tant d'effroi à la bourgeoisie.

Aujourd'hui, les ouvriers ont cessé d'être les élèves de professeurs d'antiparlementarisme, d'antipatriotisme. Ils ont assez conscience du mal sous toutes ses formes pour en être les adversaires résolus, les combattants acharnés.

De même, ils n'ont besoin de personne pour savoir ce qu'ils ont à faire dans leur véritable intérêt ; nul mieux qu'eux-mêmes n'a le sens pratique de l'action à faire ou à ne pas faire et ils peuvent, sans vanité aucune, prétendre à se diriger seuls et à mépriser les critiques aussi grossièrement bêtes des donneurs de conseils.

Depuis longtemps, les libertaires dans les syndicats ont donné des indications sérieuses en ce sens. Et c'est chaque fois que les ouvriers ne s'y sont point conformés qu'ils ont été des dupes et des gaffeurs.

Aussi, c'est avec une grande joie que je verrais un organe comme le Libertaire négliger un peu les questions philosophiques pour s'occuper davantage des questions d'action pratique et entretenir toujours propre le terrain solide où se peuvent poser des principes aussi beaux que ceux de l'ouvrier libertaire.

Il semble que cet organe qui, en faisant sans cesse une bonne besogne de propagande, n'a pas toujours su se rendre utile et sympathique au monde ouvrier organisé, soit cependant seul capable d'accomplir de grandes choses dans l'évolution sociale et seul capable de donner le supreme effort pour accompagner enfin la Révolution ; il semble, dis-je, que cet organe, le Libertaire, comme le mouvement ouvrier lui-même, soit à un tournant heureux de son parcours sur la route de l'émancipation. Il peut maintenant voir clairement le but révolé. Un plus vaste horizon s'offre à sa vue. Et si d'aucuns ont cru que la besogne finissait avec eux et que vieillis sans être parvenus à leur idéal, il n'y avait plus rien à faire qu'à dormir ou à mourir, qu'à renier ou démentir leur idéal d'hier, il faut que notre vaillant journal le Libertaire soit là pour couvrir à jamais d'un voile pudique ces vieillards. Il faut qu'il soit là, notre Libertaire, pour susciter des énergies nouvelles, réveiller de jeunes cervaeux endormis.

et former des volontés parmi les jeunes ouvriers intelligents et actifs.

Que d'autres organes veulent s'assurer dans la continuation d'un genre de propagande uniforme et aride, c'est leur droit. Nous ne contestons même pas leur utilité. Ils s'adresseront toujours à un public unique.

Que d'autres veulent suivre un peu trop l'opinion publique et vendre du papier, beaucoup de papier, n'importe où, n'importe comment, c'est aussi leur droit.

Que d'autres organes, enfin, cherchent l'originalité dans la basseuse de sentiments et parfois le manque de scrupules à l'égard même des meilleurs combattants de la cause sociale, plaignons-les et ne les imitons pas.

En un mot, que le *Libertaire* demeure un organe ouvrier de propagande révolutionnaire, de combat contre toutes les forces d'oppression, de lutte contre tous les préjugés et toutes leurs conséquences, en se gardant désormais de parler en ignorant d'événements sociaux dont quelques-uns de ses rédacteurs n'ont jamais vu ni compris les causes ou les aboutissants, et il vivra !

Le *Libertaire* peut vivre et devenir populaire, bien plus qu'il ne le fut jamais. Pour cela, qu'il soit vraiment lui-même, c'est-à-dire : simple, correct, courageux, audacieux et propre. Il le peut, il le doit, s'il veut remplir la belle destinée qui doit être la sienne. Aidons-le, travailleurs libertaires !

Georges Yvetot.



## Contre la C. G. T.

A la Chambre, on a encore une fois parlé de dissoudre la C. G. T. Il y avait longtemps que nos Quinze-Mille ne s'étaient occupé de la Confédération générale du travail, ce Parlement de cordonniers, de macons et de menuisiers, pour parler comme M. Jacques Bonzon.

Oui, il y avait longtemps, et ça ne pouvait durer. L'autre jour, M. Georges Berry, défenseur inamovible des mastroquets, a attaché le grelot. Scratit parce que les discussions sur l'affaire Durand lui ont appris que dans beaucoup de syndicats — hélas ! pas encore dans tous — on faisait de la propagande anticalcique ?

Quoi qu'il en soit, le gros Berry veut mal-mort à la C. G. T. ; il voudrait qu'on la dissolve, qu'elle disparaîsse à tout jamais, qu'il n'en soit plus question. Et, pour ce faire, il avait, l'autre jour, l'appui d'un illustre inconnu, l'avocat-député Lairolle.

M. Georges Berry est venu raconter, avec le sérieux d'un âne qu'il étrille, qu'en période de grève on mettait de longs clous dans une chaussette, et, qu'avec ça, on connaît sur la tête des renards !..

Et pas un des nouveaux députés socialistes unis n'a bondi à la tribune pour enseigner *in anima vili* au député du neuvième ce qu'il fallait entendre par chaussette à clous ! Nos anciens confédérés, les Lauche, les Lavaud et les Dumas avaient pourtant là une belle occasion. Ils n'en ont point profité. Les bougres seraient-ils déjà adaptés ?

Si les arguments de M. Berry étaient plutôt comiques, ceux de M. Briand furent idiots. Comme on les a trouvés dans les feuilles quotidiennes, il est inutile de les rapporter ici.

Les soutiens du Capital n'ayant pu s'accorder sur la sauce à laquelle il convient de manger la C. G. T., celle-ci ne sera pas encore zigouillée.

Il est vrai de dire que cela n'a pas autrement d'importance. Comme le dit notre ami Georges Yvetot, dans la *Vox du Peuple*, c'est l'intérêt des syndicats d'être groupés ; et qu'on dissolve ou non la Confédération générale du travail, les syndicats s'uniront quand même entre eux.

A moins qu'on ne supprime en même temps les syndicats. Mais, alors, là, c'est une autre paire de manches. On ne supprimera pas comme ça les syndicats sans que les syndiqués se défendent. Et puis, parviendront-on à dissoudre l'organisme confédéral, les fédérations et les syndicats, ce qu'on ne dissoudra pas, c'est l'esprit de révolte contre le parasitisme patronal qu'a su semer la C. G. T. dans la masse ouvrière.

Tant que l'exploitation capitaliste subsistera, tant que le prolétariat sera grugé, tyrannisé, emprisonné, fusillé, la révolte sera à l'ordre du jour. Et, confédérés, syndiqués ou non, quand les travailleurs auront pris conscience de leur véritable intérêt, ils agiront avec les armes en leur possession, d'après les circonstances et les événements ; ils agiront par eux et pour eux. Ce jour-là, les ridiciles mesures de coercition prises par Briand ou ses successeurs n'auront guère d'importance.

Louis Grandidier.

## Au Japon

C'est fait : dans une prison de Tokio, Kotoku, sa compagne et dix de leurs camarades ont été pendus. La sinistre besogne, commencée à 8 heures du matin, ne fut terminée qu'à 3 heures du soir, car il n'y avait qu'une seule perte dans la prison.

Nos camarades sont morts bravement, comme surent mourir déjà d'autres anarchistes à Chicago, en Espagne,

en Russie, en France, à Londres dernièrement et partout où des hommes,

compréhension un jour combien il faut être lâche, vil, pour vivre en résignés

dans l'enfer capitaliste, essayèrent de

désigner les yeux de leurs camarades de peine, et, en face des tyans de toutes sortes, des exploiteurs voraces,

des maîtres orgueilleux, se sont levés

pour proclamer le droit à la vie de chaque,

pour fouiller ce monde de bas-

bourgeois, toute la séquelle des profiteurs de l'ordre social, toute la grouillante vermine obscurantiste enserrant

la pensée des pauvres gens, des souffrants

dans les mailles de leur morale traditionnelle et imbécile.

Les prêtres d'une divinité nébuleuse, les prêtres de la Patrie, de la Morale, de l'Etat, les prêtres hypocrites, cauteleux, grands maîtres de l'éteignoir qui soignent jalousement la bêtise de leurs contemporains, pour mieux les asservir, qui cultivent avec passion le préjugé et le mensonge, trouvent devant eux le logicien, l'anarchiste qui les confond.

Et pour tout le monde, du Nord au Sud, de l'Occident à l'Extrême-Orient, les vieilles idoles pâlissent devant la raison, les maîtres tremblent devant le vent de révolte qui souffle parfois là et là en rafale enragée, leur donne la chair de poule, et ils ont recours à la manière forte, pensant par là arrêter la marche des idées émancipatrices ; ils emprisonnent, ils fusillent, ils guillotinent, ils pendent, comme tous les tyans qui sentent leur empire crouter sous leurs pieds ; ils deviennent plus féroces, plus ignobles, plus hideux que jamais, croyant peut-être que les cadavres de leurs victimes consolident leurs trônes chancelants.

Oh ! certes, s'ils chancellent, ces trônes tiendront longtemps encore ; les bonshommes paix-sociale, les charlatans de la politique, et tous les frelons de la grande ruche humaine ne sont pas près de disparaître ; mais ce que l'on ne peut nier, c'est que l'idée anarchiste fait du chemin.

Cette anarchie que d'aujourd'hui trouvent désuète, pauvre, simpliste, va jusqu'en Chine, jusqu'au Japon et des hommes, là-bas, meurent pour l'avoir propagée. Elle fait son tour du monde, cette doctrine dédaignée par les pontifes du socialisme ; elle fait passer un souffle de fraternité sur toute la terre, dans le monde des exploités. Ah ! Monsieur Jean Longuet, qui semble déplorer que les martyrs de Tokio « aient été poussés à l'emploi des moyens extrêmes et aux conceptions simplistes de l'anarchie » !

C'est donc qu'au Japon, comme en France, comme partout, le vaselineux socialisme parlementaire n'a rien donné ?

C'est donc pour cela que Kotoku, qui était un érudit, traduisit en langue japonaise les ouvrages de Kropotkin ; c'est donc parce que là-bas aussi le socialisme était impuissant, que des hommes de cœur, des sincères, des énergiques se firent, au mépris de leur vie, les propagateurs de l'anarchie. « Simpliste » de Reclus, de Kropotkin, de Ferrer, de Malatesta, de Domela Nieuwenhuis et de tant d'autres.

Ces hommes qui vécutrent et moururent courageusement, tant de tranquille courage devant la mort — rappelons-nous Ferrer « en chapelle », passant sa dernière nuit à dicter ses dernières volontés, et quand l'aube de ce matin d'exécution blanchissait les vitres de son cachot, s'inquiétant seulement de son école moderne ; rappelons-nous aussi la fin des martyrs de Chicago ; — cette idée, disons-nous, qui fait de tels hommes n'est point si naïve, si simpliste, si rococo.

Ces hommes qui vécutrent et moururent courageusement, n'étaient point, que nous sachions, des mystiques illuminés, des névrosés, des malades ; leur vie d'étude, d'action méthodique, de science, nous prouve au contraire que ceux qui sacrifient souvent une situation enviable, leur liberté et parfois même leur vie, à leur ardent désir d'enseigner, de proclamer ce qu'ils savent être la vérité, étaient des esprits réfléchis, des hommes raisonnables dans toute l'acceptation du mot.

Depuis que le Japon de Pierre Loti est un peu démodé, que Tokio s'éclaire à l'électricité et que Mme Chrysanthème s'habille avec les derniers modèles chez Paquin, on a beaucoup parlé de péril jaune. Les ganaches du nationalisme, les statisticiens, les membres de

l'Institut, etc., nous parlaient de l'envenissement probable de notre sol par une légion de petits hommes couleur safran aux yeux bridés, pleins de malice et de froide détermination, qui communiquent tous dans le même amour de leur patrie et de leur race, obéissant aveuglément à leurs chefs, et vouant un culte passionné à l'empereur-dieu, nous auraient exterminé et se seraient installés en maîtres dans la vielle Europe.

Voilà maintenant un autre péril jaune pour les pays occidentaux. Du Japon, du pays qui, il y a un demi-siècle, était encore en pleine féodalité, du Japon des Samouraï qui, en cinquante ans, évolua d'une manière surprise, qui se militarisa au point de rivaliser avec toutes les grandes puissances européennes, et qui battra la vieille Russie, viendra peut-être la révolution qui embrasera le monde.

Si l'on tient compte de la rapidité avec laquelle le Japon s'est militarisé, s'est mis au diapason des autres Etats, on peut penser que ce peuple verra vite la sottise des armements, l'horreur de la guerre, et enverra promener son maïdo avec les mêmes enthousiasmes Banzai qui l'acclamaient après la guerre russo-japonaise.

Le but qu'il nous semble si difficile d'atteindre rapidement, le Japonais nerveux l'atteindra peut-être avant nous. Ludovic Naudeau lui-même convenait, il y a quelque temps, que les idées nouvelles faisaient énormément de progrès au Japon et que le prestige divin du Mikado s'amodindrissait singulièrement. L'acte épouvantable commis à Tokio, l'assassinat de douze militants anarchistes, parmi lesquels une femme, va sans doute, comme tous les actes de ce genre, faire germer des énergies nouvelles, susciter un mouvement de révolte contre les assassins et, après avoir donné une sévère leçon aux tyans d'aujourd'hui, l'anarchie de demain posera peut-être sur le Japon son grand lien fraternel.

Eugène Péronnet.



### POUR LA REPUBLIQUE

La Guerre Sociale du 18 janvier, sous le titre : En Portugal, fait savoir à ses lecteurs qu'une République est meilleure qu'une monarchie, c'est pourquoi les travailleurs portugais ont tout intérêt à garder leur chemin.

Oui ou non, est-ce sous la République, troisième du nom, que la France vota les lois scélérates ? Oui ou non, est-ce en France, où règne (le mot est exquis) la république des panamistes, des radicaux, des mangeurs de curés et de prolos (tout fait ventre, bienheureux qui avale), que sont traqués syndicalistes, révolutionnaires et anarchistes ? Oui ou non, est-ce par un gouvernement républicain que fut condamné Gustave Hervé à quatre ans de prison pour avoir osé élire la voix en faveur d'une victime de la police des mœurs ?

Éclairez votre lanterne, camarade Sams-Patrie.

### LEURS PRECIEUSES PEAUX

Londres, 22 janvier. — On télégraphie de Berlin au Daily Mail qu'un grand hangar pour dirigeable sera prochainement construit à Potsdam, à proximité du palais.

Ce navire aérien serait réservé pour l'usage exclusif du kaiser et de sa famille au cas où un événement imprévu se produirait comme celui qui a forcé le roi Manoel à quitter brusquement Lisbonne.

### OUI, MAIS...

Un esprit nouveau souffle en Prusse ; les émeutes de Moabit en sont un des signes, et il se pourrait qu'un beau jour — le plus beau pour le peuple allemand — la « population » ne laisserait pas à l'« élu du Seigneur » le temps de fréter son dirigeable.

Un autre signe des temps nouveaux, peut-être proches, est dans cette allocution prononcée par le président du tribunal devant lequel comparaissaient, le 23 janvier, dix-huit manifestants de Moabit, précisément :

Les agents qui étaient dans la rue pour maintenir l'ordre et le calme se trouvaient certainement justifiés dans l'exercice de leur fonction.

Mais cette justification faite, si, comme l'ont prouvé des témoins, un passant paisible est assailli par eux à coups de sabre, en pareil cas celui qui, témoin d'une telle brutalité, y répond par un coup de revolver

bien visé, celui-là n'agit pas contre la loi. Et le correspondant Berlinois d'ajouter : Il est évident que les agissements de la police ont singulièrement ému les juges.

C'est un des faits les plus caractéristiques de l'évolution rapide que subit, en ce moment, la vieille Prusse conservatrice dans son aspiration vers le libéralisme.

Le « schulzmann » brutal n'est plus considéré comme le dieu, infatigable, devant lequel tremblaient les foules, dont un seul geste suffisait à faire place nette, et qui était soutenu coute à coute par les autorités.

Le jugement du deuxième procès des maliens de Moabit a été rendu aujourd'hui.

Les inculpés s'en tirent avec des peines relativement légères. Quarante d'entre eux ont été condamnés à des peines de prison variant d'un an à quinze jours ; quatre ont été acquittés.

Nous attendons maintenant la protestation de la magistrature et de la presse françaises, applaudissant au verdict de Rouen et aux scènes d'horreur de Sydney-Street.

Car il n'y aura bientôt plus que les Républiques et les Monarchies « libérées » pour glorifier les sauvageries policières et justicieries.

### SHERLOCK AU NATUREL

Le Figaro du 22 nous apporte une charmante nouvelle :

Conan Doyle policier.

Le fameux auteur du nom moins célèbre Sherlock Holmes s'est, parallèlement, mis à la disposition de Scotland Yard pour aider à la recherche des véritables criminels de Houndsditch.

Conan Doyle a consacré ces deux dernières années à des études microphotographiques qui lui fournissent des indices précieux.

Deux des meilleurs détectives de Londres travaillent sous ses ordres.

L'écrivain vient de déclarer au chef de la police que, d'après lui, on retrouverait la trace des coupables à Paris et à Amsterdam.

dam ; il a réussi à déchiffrer une lettre presque entièrement brûlée, provenant de l'un des malfaiteurs.

Le roman mène à tout.

Nous parlons, la semaine dernière, d'un journaliste auquel un policier faisait honte de sa mentalité de brute. Notre romancier fait maintenant la paire en se ravalant à pratiquer le métier intégré dont il avait vécu comme théoricien.

C'est dans l'ordre. Pour défendre leurs privilégiés, les bourgeois descendaient bien plus bas encore.

### AU VATICAN

Les journaux de Rome nous racontent qu'un énorme scandale vient d'éclater, dans lequel sont compromis le cardinal Merry del Val, secrétaire d'Etat de Pie X ; Mgr Canali, secrétaire des affaires ecclésiastiques extraordinaires ; Mgr Bistetti, majordome du pape ; le baron Schönberg, et les caméliers secrets du pape, marquis Valentino Emmanuel, Mac Swiney, de Mastraglass, et le marquis Ferdinando del Fiero.

Malgré les déments donnés il résulte que Mac Swiney se sera séparé de sa femme, Mme Stella Cavalcanti, pour des raisons très intimes, que le même Mac Swiney est accusé de vivre de l'argent que sa femme recevait de ses amants, que le cardinal Merry del Val est accusé d'avoir... des relations spéciales avec Mac Swiney et le baron Schönberg...

Après Berlin, où le prince d'Eulenburg, de Moltke, Guillaume II et autres grands seigneurs s'exprimaient leurs sentiments « pénétrants », Sodome est au Vatican, sous le couvert du manteau papal. Morale de tonsurés. Pères de famille, laissez aller à eux vos petits enfants.

mois de prison furent ajoutés à sa première peine.

La chose parut si inique même à un avocat présent aux débats, — le défenseur de Gorian n'étant pas là, — qu'il ne put s'empêcher de protester à son tour.

Et voilà pourquoi et comment ce militant anarchiste et syndicaliste est à l'heure actuelle en prison. La cour d'appel réparera peut-être l'erreur, ou plutôt le crime des juges de Pontoise ; mais que la bourgeoisie prenne garde ; qu'elle sache bien que les anarchistes abandonnent pas leurs camarades, qui sont assez énergiques et assez courageux pour faire de la prison pour leurs idées ; qu'ils se souviennent du passé...

A. Dauthuille.

P.-S. — Notre gérant Dulac est toujours à la Santé, au régime politique, c'est vrai, mais n'en est pas moins tenu, alors qu'il devrait être en liberté provisoire comme cela s'est toujours fait.

Alors que tous les inculpés mêlés à la grève des cheminots ont vu leur dossier d'inculpation aller à la Chambre des mises en accusation, pour notre camarade, l'on n'a encore entendu parler. Qu'en pense-t-on faire de notre gérant ?

# L'Union Nécessaire

Ainsi que nous l'avons montré, nous voici donc restés seuls, nous, les anarchistes communistes révolutionnaires, en face des forces du Capital et de l'Authorité. Les partis les plus avancés, les révolutionnaires les plus sincères et les plus dévoués à la cause de l'émancipation humaine resteront malgré eux des forces de conservation sociale. Car la liberté et le bien-être, c'est-à-dire la possibilité de se développer librement dans des conditions égales pour tous, possibilité assurée par le droit de chaque individu à toutes les richesses intellectuelles, morales et matérielles, dans une époque donnée — cette liberté et ce bien-être, disons-nous, sont inconcevables, irréalisables tant que subsistent le Privilège et la Fortune... Or, tous ceux qui combattent le cynisme, l'injustice et la tyrannie de l'organisation sociale actuelle pour lui substituer une organisation nouvelle, mais édifiée sur les mêmes bases que la première, représentent une force de l'opposition, parce que mécontents, insatisfaits, mais, surtout et malgré tout, une force de la réaction sociale et morale, parce qu'autoritaires et légalistes, même en dépit de leur révolutionnarisme réel, comme chez les « insurrectionnels », ou fictif et trompeur, comme chez tous les socialistes démocrates...

Voilà pourquoi nous restons seuls dans la bataille engagée contre la misère, l'oppression et l'ignorance ! Nous restons seuls en présence de l'ennemi, car nous sommes seuls à lutter non pas seulement pour la transformation de la superstructure sociale tout en conservant ses bases, mais toujours et surtout — il faut souligner cela aux « hérétiques » — pour la complète disparition par l'éducation, l'action et, finalement, par la révolution sociale de tout ce qui constitue la genèse et la base de l'organisation sociale actuelle : de l'Autorité (despotique, monarchiste, parlementaire, collectiviste ou « hérétique »-fédéraliste), de la Propriété (c'est-à-dire du droit effectif pour qui que ce soit d'accaparer de la richesse sociale, créée par les efforts individuels et collectifs : de la religion (c'est-à-dire des dogmes scholastiques forgés par les superstitions et la mauvaise foi avec l'intention d'en user pour exploiter les hommes), de la morale sociale, obligatoire et officielle...).

Mais élaborer ses idées, les fondre en système, trouver ou accepter les moyens pratiques pour leur réalisation dans le corps social et la vie individuelle, ne suffit pas au triomphe d'une idée que nous croyons être juste, utile et réalisable. Une question se pose devant nous, une question très délicate, mais d'une importance capitale : Quelles sont les forces qui peuvent vraiment lutter pour cette idée ? Nous avons déjà répondu à cette question, mais seulement en partie. Nous ne pouvons marcher ni collabourer avec le Parti socialiste, ni avec aucune organisation, même révolution-

naire, qui poursuit la réalisation de la liberté et du bien-être par l'autorité et par les décrets. Mais qui peut donc être avec nous dans ce cas ? Où doit se faire notre propagande ? Où doit rejoindre l'exemple de notre action ?...

Nous sommes loin de ces temps romantiques, où l'on croyait transformer le monde par la persuasion des « sages », des maîtres. On ne prie pas des maîtres et des exploiteurs, on les combat. On n'attend pas leur bienveillance, mais on les oblige par la force à être plus humains. On ne fait pas appel à leurs consciences, mais on les réveille en secouant à grands coups leurs cofres-forts.

Seuls les ouvriers, c'est-à-dire ceux qui produisent tout, mais qui ne sont pas admis à consommer de tout ; seuls les ouvriers, qui portent en eux la force à dresser contre la tyrannie, eux seuls peuvent lutter jusqu'au bout pour leur émancipation, pour l'émancipation humaine...

Ceci n'est ni du marxisme, ni de l'« ouvrierisme », mais une réalité saisissante, qui nous apparaît à chaque instant avec la même clarté et la même insistance. Jamais aucune révolution économique ne s'est faite sans ce « peuple » ; jamais on n'a pu seulement transformer les formes politiques sans demander le concours de la classe ouvrière. En France, comme ailleurs, la classe ouvrière par sa situation économique, intellectuelle et morale constitue la force opposée à celle de la bourgeoisie. Donc, c'est entre ces deux classes-là que la lutte est engagée ; entre ces deux consciences — dont l'une est déjà pleinement formée — que la bataille se livre sans répit. Il n'y a pas une troisième force. Elle n'existe pas. Elle ne peut pas exister, sinon dans les systèmes nébuleux d'un philosophe ou d'un professeur quelconque.

Ah ! je sais qu'on me dira que cette classe ouvrière a marché et continue à marcher avec toutes les réactions, comme elle marchait avec toutes les révoltes. Elle a crié aussi bien « Vive le roi ! » ou « Vive l'empereur ! » comme elle acclame le régime présent, en gueulant « Vive la République ! ». On me dira aussi que cette même classe ouvrière donne des jaunes et des renards ; que c'est elle qui avale sans broncher les coups de tous les maîtres et de tous les profiteurs. Oui, tout ceci est vrai, bien vrai. Mais il y a aussi dans tous ces événements-là un phénomène, d'une importance primordiale, que nos amis philosophes bien intentionnés oublient. Ce phénomène se résume en quelques mots : la classe ouvrière ne fut jamais satisfait et elle ne s'est jamais laissée tromper très longtemps. Et si la conscience ou la compréhension des choses lui ont manqué quand elle se trouvait ou se laissait tromper par les arrivistes et par les démagogues, elle n'a jamais constitué un bloc de conserva-

tion sociale. Elle gronde toujours. Et si elle est lâche pendant certaines périodes, elle balaye aussi les vieux mondes par des révoltes héroïques, comme aucune autre classe sociale n'en a encore faite.

Toutes les forces d'opposition sont devenues conservatrices et réactionnaires pour toujours aussitôt après le premier succès remporté. La classe ouvrière n'est pas et ne peut pas être une force psychologique et, surtout, économique, de conservation sociale. Il y a aussi des faits qui nous montrent que, seuls, les exploités peuvent essayer de se libérer de la tyrannie... Et la thèse soutenue par beaucoup de camarades qui consiste à opposer à la lâcheté et au conservatisme de la classe ouvrière l'héroïsme et le révolutionnarisme de ceux qui sont sortis de la bourgeoisie ou de la classe moyenne, n'atteint en rien mon argumentation. Car si ceux-là mêmes sont utiles pour la liberté, ils ne peuvent rien faire sans l'appui moral ou matériel de la classe ouvrière.

Mais où est cette classe ouvrière ? Où faut-il la chercher pour l'instruire, pour batailler avec elle ? La réponse est très simple : elle est dans les syndicats. Mais oui, messieurs les « philosophes » ! Il est impossible aujourd'hui d'organiser en France un mouvement économique ou autre sans les syndicats. Certes, les syndicats ne groupent pas tous les affamés, tous les exploités de ce beau pays. Mais ils groupent surtout les éléments capables de faire « quelque chose ». La seule organisation qui puisse rendre possible un mouvement économique — comme, par exemple, la grève — est le syndicat. Je serai éternellement reconnaissant à celui qui fera la découverte d'une autre organisation existante capable de mener la même lutte ! Si tout le monde de la classe ouvrière n'est pas syndiqué, seul, le syndiqué peut, aujourd'hui, faire une grève, lutter contre ses patrons. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? C'est une autre question, mais cela n'empêche pas les faits d'exister.

Les syndicats sont le résultat de l'évolution historique ; ils sont nécessaires pour la lutte et pour la réussite de la bataille engagée (ceci est vrai pour notre époque) ; nous ne pouvons rien dire pour l'avenir, qui n'est même pas intéressant). Or, le syndicalisme révolutionnaire a ses moyens, pris dans l'arsenal des anarchistes révolutionnaires ; il a un but, également emprunté à ces derniers : la libération économique, l'émancipation intégrale. Tout cela fait du syndicalisme révolutionnaire la véritable organisation du mouvement révolutionnaire ouvrier. A ce point de vue il est inattaquable par nous ; au contraire, nous ne pouvons trouver un champ meilleur pour cultiver nos idées pour la révolution sociale et non point pour « philosopher » ou pour gueuler « révolutionnaire », sans plus.

Sans doute, l'idée révolutionnaire n'est-elle pas encore bien formée, bien cristallisée dans certains syndicats,

sans doute en est-il qui sont très loin du syndicalisme révolutionnaire et la plupart sont médiocrement organisés. presque tous sont centralisés ; le fonctionnement y est très étendu ; la propagande ne s'y fait pas d'une manière normale et systématique. Tout cela est vrai. Mais cette situation-là n'est pas une excuse pour les révolutionnaires, qui confondent trop souvent le syndicalisme révolutionnaire avec le syndicat, le mouvement avec son organe ; elle ne donne pas non plus le droit de nier la valeur et l'importance de ce mouvement. Les anarchistes commettent quelquefois — moins rarement maintenant qu'auparavant — une profonde erreur en niant cette importance pour la raison que tel ou tel syndicat ne fait rien de révolutionnaire.

S'il est admis qu'irréfutablement la révolution sociale ne pourra se faire sans la classe ouvrière, il n'est que plus logique et plus pressant d'entrer dans

les syndicats, d'y faire une propagande active et *systématique* de nos idées, pour amener le syndicat à réaliser une organisation meilleure et pour que le syndicalisme révolutionnaire ne se transforme pas, sous l'influence de la démagogie, en un parti quelconque, pour qu'il reste toujours une forme de mouvement, possédant ses moyens et ne visant que l'émancipation des travailleurs par la force des travailleurs eux-mêmes.

Certainement, ce travail est très difficile ; la tâche est très lourde. Mais la révolution demande aussi un long travail cérébral, moral et musculaire. Le syndicat essaye de le faire. S'il ne réussit pas ou même s'il ne le fait pas, serez-vous cette tâche, et votre critique du centralisme ou du fonctionnement syndical aura une tout autre portée.

Wasso Chrocheli.

(A suivre).

## PROPOS D'UN PAYSAN

### LA JACQUERIE CHAMPENOISE

Jacquerie, c'est peut-être exagéré, mais un fait demeure : ces vignerons de la Champagne, dont jusqu'ici on n'avait pas voulu entendre les plaintes, se sont fatigués de crever de faim au milieu de leurs barriques pleines, pendant qu'à Paris un richard comme Casimir-Perier pouvait, avec les revenus du fameux denier d'Anzin, attacher au cou de sa femme 150.000 francs. Ils se sont révoltés et ils ont eu raison.

Ca n'a pas été les imposantes manifestations des villes méridionales d'il y a quelques années. Moins nombreux et moins bruyants, les gars de la Marne ont eu plus d'audace que les paysans languedociens. En maintes localités ils ont assailli les caves des fraudeurs et éventré les futailles ; le vin a coulé au ruisseau.

Symptôme caractéristique : c'est au chant de l'*Internationale* et sous les plus du drapeau rouge qu'ont marché les émeutiers. Le malentendu entre les villes et les champs, si profitable à nos communs exploitants, tend à se dissiper. Espérons qu'avec l'aide de notre propagande il disparaîtra complètement.

L'effervescence a été particulièrement grande à Damery, à Venteuil, à Hautvillers, ainsi qu'à Dizy, Ay, Cumières et dans la région d'Avise. Nos lecteurs ont, dans les quotidiens de la semaine passée, vu les faits de révolte et l'occupation militaire de la Champagne : dragons, lignards et chasseurs à cheval ont inondé le pays.

L'affaire a naturellement eu son contre-coup au Parlement. Briand, l'ancien chevalier du travail et l'apôtre de la grève générale, s'est fait tout miel et

tout sucre. Tout en blâmant énergiquement le sabotage, il a promis de donner aux paysans révoltés toutes les satisfactions voulues et désirables.

Malgré l'instinctive méfiance du gros des paysans envers la Fédération agricole, qui préchait le calme et l'apaisement, après les promesses ministrielles, la détente semble s'être opérée et le calme revenu. Le sous-préfet d'Epernay a fait afficher le discours de l'ancien grève-généraliste promettant satisfaction aux vignerons ; ceux-ci attendent.

Dubois, le *Rédempteur* de là-bas — car la Champagne paraît avoir son Marcelin Albert — a déclaré à des journalistes qui lui tiraient les vers du nez : « Nous allons patienter encore « quelques semaines, à la condition, à cependant, que les fraudeurs ne nous narguent plus, en amassant dans leurs caves de nombreux stocks de vins étrangers. Nous resterons calmes parce que nous avons la quasi « certitude d'être satisfaits, mais si le « gouvernement oublierait ses promesses, ses agitations reprendrait aussitôt. »

Reste à savoir si de grandes déceptions ne viendront pas faire regretter aux trop confiants vignerons la patience dont ils vont s'armer et si, à attendre sous l'orme, leur énergie ne va pas se volatiliser et fiche le camp ?

Quoi qu'il en soit, dégagons rapidement de ces événements imprévus quelques enseignements utiles aux révolutionnaires :

D'abord, qu'il faut compter sur le paysan pour la prochaine Révolution sociale. Sans le paysan, rien à faire. Tous les mouvements qui n'auront pas

## Les idées du Père François

qu'il mit dans sa bouche et pensa tout haut :

— Quel joli grain ! Quel bon pain cela fera !

Il allait reprendre sa marche quand, du champ voisin, une voix rude de paysan s'éleva.

— Ça va-t-il mordre aujourd'hui, mécieu Lebrun ?

— Je le pense, répondit le pêcheur en se retournant. Ah ! c'est toi ? vieux François !

Cela va, depuis dimanche... Si c'est comme l'autre fois, j'en aurai plus d'un cent dans mon filet avant la nuit...

« Quelle belle récolte ! Quel gros grain ! poursuivit-il, en revenant à son idée. Hein ! vous n'allez pas vous plaindre, cette année, père François, vous en toucherez de l'or, pas vrai... »

— Heu ! Heu ! de l'or, reprit le père François, peut-être... Après tout, nous autres, ça ne nous fait pas plus riches...»

— Comment ? Comment ?

— Au contraire, y a plus d'œuvre et on n'a qu'à crûte et nos vingt-cinq sous par jour, tout comme si le blé s'était moins dru.

— Parce que vous, père François, vous n'avez pas de terre à vous ?

— Ma foi, non. Au fond, j'en sommes pas plus malheureux que l'ien qui possède un d'ces carrés d'terrain qu'vez voyez là-bas. Ah ! oui, allez, un sien qui en touchera d'la galette, c'est ben l'baron Cossu. Vous voyez toutes ces terres vers la gauche ? Eh bien, tout est à li.

— Oui, dit Lebrun, elles paraissent plus garnies, et le blé semble plus éclatant que les autres.

— Dame ! il est riche, il peut tout avoir pour tripler son blé. N'empêche qu'c'est un voleux itou et qui n'a pas crainte ed'voler l'z-ouvriers qu'il fait travailler, et pis itou l'paysan qu'a un brin d'terre, parce qu'il s'a accapré tous les marchés d'la région ; si ben que s'ils veulent vendre leur récolte, faut qu'ils s'adressent à li ou qu'ils l'portent au loin, et ça leur mange leu bénéfice. Ah ! j'verons dans un triste siècle et dans une foute société, allez !..

— Tenez, écoutez-mé un brin, m'sieu Lebrun ; j'ves vous dire franch'ment l's idées

qu'i a dans ma tête d'homme qu'a pas quitté la terre et qui l'aime comme si qu'a s'rait à li. C'est comme qui dirait un rêve, mais si ça pouvait s'réaliser, ça s'rait l'bonheur pour tous... et ça pourraient s'realiser si no voulait. Ça s'rait pas si sorcier ! Ecoutez...»

Alors, dans son langage amusant de bon Norman, il lui dépeint les conditions de vie du paysan. C'est toujours la même existence : on est la rivé aux chaînes du maître ; chaque geste, chaque mouvement n'est pas pour soi. Le matin, à l'aurore, on est dans les champs et le soir, au coucher du soleil, on y est encore. Ah ! on a le grand air, certes ; mais on n'a pas la liberté d'agir à sa guise. On n'a pas la liberté de s'étendre dans les champs lorsque le soleil darde ses rayons de midi. Le gain est maigre, et le dimanche on voudrait bien aller jusqu'à la ville où il y a tant de belles choses amusantes ; mais on n'est pas assez riche et alors, pour se délasser, on va au cabaret pour dépenser ses péniblement gagnés.

Le père François poussa un profond soupir :

— Et ceux qui ont des enfants, reprit-il, croyez-vous qu'ils sont heureux ? On ne peut pas les envoyer à l'école pour qu'ils s'inscrivent ; quand ils ont sept ou huit ans, on les envoie garder les vaches et les moutons. Oh ! ça ne leur rapporte pas d'argent, mais ils sont nourris et ça aide un peu les parents.

— Et quand i ont des enfants, reprit-il, croyez-vous qu'ils sont heureux ? On ne peut pas les envoyer à l'école pour qu'ils s'inscrivent ; quand ils ont sept ou huit ans, on les envoie garder les vaches et les moutons. Oh ! ça ne leur rapporte pas d'argent, mais ils sont nourris et ça aide un peu les parents.

— Et quand i ont des enfants, reprit-il, croyez-vous qu'ils sont heureux ? On ne peut pas les envoyer à l'école pour qu'ils s'inscrivent ; quand ils ont sept ou huit ans, on les envoie garder les vaches et les moutons. Oh ! ça ne leur rapporte pas d'argent, mais ils sont nourris et ça aide un peu les parents.

— Et quand i ont des enfants, reprit-il, croyez-vous qu'ils sont heureux ? On ne peut pas les envoyer à l'école pour qu'ils s'inscrivent ; quand ils ont sept ou huit ans, on les envoie garder les vaches et les moutons. Oh ! ça ne leur rapporte pas d'argent, mais ils sont nourris et ça aide un peu les parents.

— Et quand i ont des enfants, reprit-il, croyez-vous qu'ils sont heureux ? On ne peut pas les envoyer à l'école pour qu'ils s'inscrivent ; quand ils ont sept ou huit ans, on les envoie garder les vaches et les moutons. Oh ! ça ne leur rapporte pas d'argent, mais ils sont nourris et ça aide un peu les parents.

— Et quand i ont des enfants, reprit-il, croyez-vous qu'ils sont heureux ? On ne peut pas les envoyer à l'école pour qu'ils s'inscrivent ; quand ils ont sept ou huit ans, on les envoie garder les vaches et les moutons. Oh ! ça ne leur rapporte pas d'argent, mais ils sont nourris et ça aide un peu les parents.

— Et quand i ont des enfants, reprit-il, croyez-vous qu'ils sont heureux ? On ne peut pas les envoyer à l'école pour qu'ils s'inscrivent ; quand ils ont sept ou huit ans, on les envoie garder les vaches et les moutons. Oh ! ça ne leur rapporte pas d'argent, mais ils sont nourris et ça aide un peu les parents.

— Et quand i ont des enfants, reprit-il, croyez-vous qu'ils sont heureux ? On ne peut pas les envoyer à l'école pour qu'ils s'inscrivent ; quand ils ont sept ou huit ans, on les envoie garder les vaches et les moutons. Oh ! ça ne leur rapporte pas d'argent, mais ils sont nourris et ça aide un peu les parents.

— Et quand i ont des enfants, reprit-il, croyez-vous qu'ils sont heureux ? On ne peut pas les envoyer à l'école pour qu'ils s'inscrivent ; quand ils ont sept ou huit ans, on les envoie garder les vaches et les moutons. Oh ! ça ne leur rapporte pas d'argent, mais ils sont nourris et ça aide un peu les parents.

— Et quand i ont des enfants, reprit-il, croyez-vous qu'ils sont heureux ? On ne peut pas les envoyer à l'école pour qu'ils s'inscrivent ; quand ils ont sept ou huit ans, on les envoie garder les vaches et les moutons. Oh ! ça ne leur rapporte pas d'argent, mais ils sont nourris et ça aide un peu les parents.

— Et quand i ont des enfants, reprit-il, croyez-vous qu'ils sont heureux ? On ne peut pas les envoyer à l'école pour qu'ils s'inscrivent ; quand ils ont sept ou huit ans, on les envoie garder les vaches et les moutons. Oh ! ça ne leur rapporte pas d'argent, mais ils sont nourris et ça aide un peu les parents.

— Et quand i ont des enfants, reprit-il, croyez-vous qu'ils sont heureux ? On ne peut pas les envoyer à l'école pour qu'ils s'inscrivent ; quand ils ont sept ou huit ans, on les envoie garder les vaches et les moutons. Oh ! ça ne leur rapporte pas d'argent, mais ils sont nourris et ça aide un peu les parents.

— Et quand i ont des enfants, reprit-il, croyez-vous qu'ils sont heureux ? On ne peut pas les envoyer à l'école pour qu'ils s'inscrivent ; quand ils ont sept ou huit ans, on les envoie garder les vaches et les moutons. Oh ! ça ne leur rapporte pas d'argent, mais ils sont nourris et ça aide un peu les parents.

— Et quand i ont des enfants, reprit-il, croyez-vous qu'ils sont heureux ? On ne peut pas les envoyer à l'école pour qu'ils s'inscrivent ; quand

le paysan avec eux échoueront fatallement.

Il ne suffit pas d'obtenir sa neutralité, comme le croit le rédacteur en chef de la *Guerre Sociale*; il ne suffit pas que le paysan laisse faire les travailleurs industriels, il faut qu'il les aide et qu'il fasse lui-même sa propre révolution.

Une catégorie nombreuse de paysans est trop laissée de côté dans notre propagande. Ce sont les petits propriétaires tenus à l'écart par le rigorisme peut-être excessif de la C.G.T. Il est vrai que le Sans-Patrie de la G.S. s'en contente en les donnant comme clientèle au P.S.U.

Eh bien ! J'estime qu'il y a autre chose à faire qu'à vanter à ces gens les beautés du bulletin de vote et à les habituer à préparer quatre années durant des candidatures au Conseil municipal, aux conseils généraux et d'arrondissement et à la Chambre des députés, ce qui est toute la propagande faite dans les groupes socialistes des campagnes.

Il faut frapper à la porte de toutes les habitations paysannes ; il faut réveiller ces cerveaux et ces consciences endormies. Il faut dire à ces hommes ce que nous voulons, comment nous entendons briser la domination du Capital, comment nous voulons opérer l'expropriation des usines, des ateliers, des mines, des voies ferrées, des paquebots et comment nous croyons qu'eux-mêmes doivent se libérer définitivement.

Mais il faut leur dire qu'ils n'ont rien à attendre d'un gouvernement quelconque, parlementaire ou révolutionnaire ; qu'eux-seuls sont compétents pour faire leurs affaires : qu'après avoir chassé les maîtres actuels ils n'ont pas à s'en donner d'autres et qu'ils n'ont qu'à envoyer à tous les diables Redempteurs et Messies.

Sans doute, la Révolution exigera de l'entente, de la cohésion, une coordination d'actes et d'efforts, mais il faut compter aussi sur les actes d'initiative accomplis un peu partout par des minorités audacieuses et mettant les intéressés en présence du fait accompli.

Il faudra être prêt, le cas échéant, à suppléer aux défaillances des comités qui hésitent souvent quand il faut agir. La grève des cheminots nous a démontré une fois de plus cette nécessité que nous n'aurions pas dû oublier depuis la Commune. Il faudra être prêt à faire la Révolution partout, dans chaque commune, dans chaque usine, à la mine, sur la voie ferrée etc., et à ne pas l'attendre par décret d'un gouvernement quelconque, serait-ce le gouvernement néo-blanchiste des insurrections avec ses juges, ses soldats, ses policiers révolutionnaires et sa discipline de fer».

Il est indispensable, si nous voulons faire œuvre viable, que l'action directe ne soit pas un vain mot.

Le père Barbassou.

## BIBLIOGRAPHIE

### POUR L'INNOCENT DURAND

Dans quelques pages écrites d'une façon concise, l'erreur ou plutôt le crime judiciaire, commis par le jury de la Seine-Inférieure, de complicité avec le parquet du Havre, tout l'historique de ce drame est exposé sans passion, avec le soin scrupuleux d'analyser les faits et de dégager la vérité.

La lecture attentive de cet opuscule montre bien quelle est la pensée qui a inspiré les douze poitrons de la cour d'assises de Rouen dans le verdict qu'ils ont rendu. Ils ont voulu frapper un coup brutal contre l'idée syndicaliste; ils ont tenté, par ce geste aussi cynique que tragique, d'entraver le mouvement gréviste, de terroriser l'agitation contre les faux-frères, les renégats, les jaunes. Ils ont dépassé la mesure : au lieu d'inspirer de la crainte, ils ont provoqué de la stupeur, stupeur qui s'est changée en indignation violente et qui a forcé le pouvoir à lâcher la tête de Durand pour se rabattre sur sept ans de réclusion, en attendant d'être bientôt forcé de libérer la victime.

Il faut lire cette brochure, la faire circuler, la distribuer à profusion, de façon à ce que beaucoup de travailleurs la connaissent et sachent que les bourgeois sont prêts à tous les crimes pour défendre leurs privilégiés de classe et qu'ils ne reculent pas devant une condamnation à mort, sous l'hypothèse prétexte de complicité morale. Il faut que tous les salariés sachent cela.

Ladite brochure est en vente au *Libertaire* au prix de 7 fr. 50 le 100 francs, et de 10 fr. 10 l'exemplaire.

### LA CLASSE OUVRIERE par L. et M. Bonneff

Les Boulanger; Les Terrassiers; Les Employés de magasin; Les Cheminots; Le train et la voie; Les Travailleurs du restaurant. Les Cheminots (gares, ateliers, bureaux); Pêcheurs Bretons.

Chaque brochure, avec une couverture illustrée par Delano : 0 fr. 15; francos : 0 fr. 20.

## Correspondance

### AUX CAMARADES

Nous sommes tous unanimes à déclarer que la grande presse est vendue au capital et au gouvernement et que dès qu'une iniquité quelconque se commet, elle s'empresse de faire la conspiration du silence, ou à défaut de salir les actes qui sont beaux et justes.

Nous devons nous efforcer d'avoir un journal qui soit bien assis et de le vulgariser dans la masse, afin de neutraliser l'action noire que cette presse abjecte infiltre dans les cerveaux de ses lecteurs.

Dans un groupe de banlieue, voici comment nous opérons. Nous avons commandé au camarade Pierre Martin 15 Libertaire que chaque camarade place dans son entourage. Par ce moyen, nous sommes arrivés à vendre 25 exemplaires et nous ne désespérons pas d'arriver à en placer 50 ou plus, dans cette contrée où auparavant la vente était de 5 ou 6 exemplaires.

Par ce fait, non seulement nous donnons un appui moral au journal en le diffusant, mais nous intensifions en même temps l'idéal anarchique; de même nous apportons un appui pecunier en ce sens que si nous demandons 25 exemplaires, nous envoyons la somme de 2 fr. 50 au Libertaire et nous supprimons les intermédiaires.

Natalo.

### Chronique théâtrale

*Le Vieil Homme* a triomphé à la Renaissance, et M. Claretie, administrateur de la Comédie-Française et potentat au petit pied, déjà ridiculisé par son refus de jouer *Le Foyer*, de Mirabeau, et contraint de le monter ensuite, n'aura pas eu l'orgueil, cette fois encore, de jouter du succès de cette nouvelle pièce si humaine. Il semble que tout ce qui est officiel est forcément ennemi de l'art. Que l'auteur du *Petit Jacques*, du *Train 17* et autres romans plus populaires que littéraires se rassure, il naîtra encore des chefs-d'œuvre après lui et ses successeurs seront aussi bouchés, aussi aveugles et aussi ignares en art qu'il l'est lui-même. *Le Mariage de Figaro* fut censuré, interdit par les alibors officiels; malgré cela il fut joué un jour sur une scène nationale; l'opinion publique impose aux gouvernements et aux pontifes ses idées et ses désirs, mais ne subit que passagèrement les leurs.

*Le Passé* ne fut joué à la Comédie-Française que le 2 juillet 1902, alors que l'Odéon l'avait monté cinq ans avant; et c'est encore à ce dernier théâtre, où l'on est moins réticent, parce que le directeur a les coudées plus franches, qu'*Amoureuse*, du même auteur, fut créée. Que Claretie monte des œuvres nettement réactionnaires, que *Les Lavedan*, *Les Coppée* y soient joués de préférence à tout autre, rien que de très naturel, leur clientèle, composée de vieilles douairières, de snobs et de vieux marcheurs, ne comprendrait rien aux idées nouvelles, et puis nous premier théâtre national n'est-il pas subventionné avec l'argent du peuple par les soins de notre république « démocratique » ? Il est donc tout désigné pour être réfractaire à toute initiative et à rester le dernier refuge de la routine.

Dans *Le Vieil Homme*, Georges de Portorose nous présente le père et le fils amoureux de la même femme, l'enfant jaloux de son père, la mère retenant au foyer l'intrus, l'ennemie, par amour maternel; et c'est le déchirement de l'épouse, le sacrifice avec toutes ses angoisses, ses larmes, ses souffrances. Qu'importe qu'en son mari repaire le vieil homme, le coeur, qu'il soit amoureux de Mme Allin ou plutôt qu'il éprouve le désir de la posséder; sa jalouse s'apaise se fond quand son enfant lui laisse entrevoir le secret de son âme d'adolescent. Que cette rivale soit pour son fils l'initiatrice, que malgré la douleur, le dégoût et la haine qu'elle lui inspire elle reste là, près de son père, puisqu'elle est la joie, le bonheur, l'idole de l'enfant. Mais Augustin soupçonne son père d'être préféré à lui; puis la vérité éclate à ses yeux : son père est l'amant de celle qu'il aime; alors il va chercher l'oubli de son rêve dans la mort.

Rien de plus littéraire et de plus théâtre; chaque scène est présentée avec soin, sans le secours des grossières ficelles employées trop souvent en pareil cas; le dénouement est amené naturellement; les caractères des personnages sont nettement dessinés, scrupuleusement étudiés. Cette pièce était trop sincère, trop vivante pour la Comédie-Française où, à part quelques chefs-d'œuvre classiques ou modernes, on ne joue que de vieux bateaux. De plus, M. de Portorose n'est pas académien comme Lavedan; c'est peut-être pour cela que son style est plus clair et plus harmonieux que celui de nos immortels. Espérons que cet auteur ne fera jamais partie des quarante, et que son nom ne restera dans la mémoire des générations futures que grâce au durable succès de ses ouvrages, sans l'estampille officielle qui ne pourrait que nuire à ses qualités d'écrivain sincère.

Emile GUICHARD

Le meilleur moyen pour assurer l'existence du « *Libertaire* », c'est de lui faire des abonnements.

## Communications

### PARIS

Dimanche, 29 janvier 1911, à 2 heures du soir, salle Ferrer, Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau, 5<sup>e</sup> Grande Fête Familiale de la saison 1910-1911 organisée par les Syndicats : tapiserie, broderie, sellerie-bourrelerie, peintures, avec le concours du groupe Artistique Syndical. Concert par toute la troupe. On jouera : *Le Seul Bandit du Village*, pièce en 1<sup>re</sup> acte, de Tristan Bernard; *L'Anarchiste*, pièce en 1<sup>re</sup> acte, de L. Bouvet.

Causerie par le camarade Constant, conseiller prud'homme : « L'Emancipation de la Femme par le Syndicat ».

Le piano sera tenu par M. Leyder. Entrée libre.

Fédération communiste révolutionnaire (Groupe du 14<sup>e</sup>). — Le groupe organise une réunion pour la mise en liberté immédiate des camarades Durand, Rousset, Gorian et les 23 Japonais condamnés à mort pour le seul crime d'avoir voulu emanciper le peuple de ce pays.

Les jeunes conscrits sont invités à y assister le plus nombreux possible ; un cadeau leur sera offert à la sortie.

Cette réunion, organisée par le groupe révolutionnaire et les organisations syndicales de la Maison Commune du 14<sup>e</sup>, aura lieu mardi 31 janvier 1911, à 8 heures et demi du soir, à la Maison Commune, 111, rue du Château (14<sup>e</sup>).

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreuil. — Jeudi 2 février, à 8 heures et demi, conférence publique et contradictoire : « Les premières manifestations anarchistes en France », par Pierre Martin.

Salle de la Maison Commune, 49, rue de Bretagne. — Mercredi 1<sup>er</sup> février, à 8 heures et demi du soir, conférence publique et contradictoire. Sujets traités : « Contre le socialisme, Anarchisme et Hervéisme ; Les véritables antiamilitaristes ; Le droit de juger, et l'affaire Durand ».

Les camarades Le Rétif et André Lorulot prendront la parole.

Les insurrectionnels et les révolutionnaires sont invités à venir défendre leurs idées.

Entrée 0 fr. 30.

Salle de la Librairie Recherche (Groupe d'études sociologiques du Quartier Latin). — Le vendredi 27 janvier, à 9 heures du soir, salle Dubourg, 26, rue des Carmes, causerie-conférence, par E. Armand, sur « L'Immoralité du Communisme ». Entrée 0 fr. 30.

Circolo di Studi sociali, Domenica 29 Gennaio, alle ore 2 e demie, nel locale, rue Avron, 5 (Metro Avron), 20<sup>e</sup>, conférence ; tema : « Gi

anarchici e la reazione giapponese ».

N. B. — Dopo la conferenza, discussione sul'utilità di un intesa fra compagni per un serio lavoro di propaganda.

Groupe d'études sociales. — Réunion du Groupe de Bezon le 28 janvier, à 8 h. ½, au siège social, 10, rue du Pré-Saint-Gervais (Seine), causerie sur « Les Jeunes conscrits ».

Comité de défense sociale. — Dimanche 29 janvier à 6 heures du soir, assemblée générale au siège, 41, rue Thoubaneau. La présence de tous est indispensable.

Sorbonne, cours supérieur, (se renseigner aux autres cours.)

Cours gratuit d'Ide par correspondance fonctionnant toute l'année. Documents gratuits sur la question « Esperanto ou Ido ». Ecrire à « Emancipanta Stelo », 5, rue Henri-Chevreau, Paris 20<sup>e</sup>, avec timbre pour réponse.

### PANTIN AUBERVILLIERS

Fédération communiste révolutionnaire (groupe de Pantin). — Réunion le samedi 28 janvier 1911 à 8 h. ½ du soir, salle Didier, 38 rue Charles-Nodier, 1<sup>er</sup> arrondissement (Seine), causerie sur le Militarisme révolutionnaire. Pressant appel d'un meeting.

### CARRIERES, HOUILLES

Les camarades de ces villes qui désiraient fonder un groupe d'études ou d'action sociale quelconque, sont priés de se mettre en relation avec le groupe de Bezons, salle Marais, rampe du Pont. Pour les renseignements s'adresser au camarade Natale, 10, rue Villéga-Cauthier (Bezons).

### BEZONS

Fédération communiste révolutionnaire (Section de Bezons). — Réunion du groupe tous les jeudis soir à 8 h. ½, salle Marais, Rampe du Pont. Pour les renseignements s'adresser au camarade Natale, 10, rue Villéga-Cauthier (Bezons).

### PONTOISE

Groupe d'études sociales. — Réunion du Groupe tous les samedis à 8 heures ½ au siège social, 10, rue de la Librairie, 1<sup>er</sup> arrondissement (Seine), 1<sup>re</sup> étage.

### GRENOBLE

Groupe de la jeunesse syndicaliste révolutionnaire. — Un pressant appel est fait à tous les camarades syndicalistes révolutionnaires, à tous les lecteurs et amis, de la *Guerre Sociale*, les Temps Nouveaux, le *Libertaire*, *L'Anarchie* etc. à tous les copains de n'importe quelle école pour qu'ils assistent à la réunion qui aura lieu samedi 28 janvier à 8 h. ½ du soir, salle du premier étage du café Chauvard, rue Chenoise. Entrée par l'allée.

### MARSEILLE

Comité de défense sociale. — Dimanche 29 janvier à 6 heures du soir, assemblée générale au siège, 41, rue Thoubaneau. La présence de tous est indispensable.

### MOULY

Groupe d'études sociales. — Réunion samedi 28 janvier, salle Depersin à 8 h. ½, causerie entre camarades. Les Affaires Durand et Gorian. Les camarades sont priés d'être nombreux à cette réunion.

### ROAUME

L'Avenir. — Le groupe artistique Intersyndical et Coopératif l'Avenir donnera samedi 28 janvier un grand concert de propagande. Bourse du Travail à 8 heures du soir.

Tous les camarades révolutionnaires sont invités à venir en amenant leur famille à cette agréable et éducative soirée. Entrée 20 cent, pour couvrir les frais, les enfants accompagnés ne payeront pas.

Le groupe d'éducation sociale l'Avenir se réunira le jeudi de chaque semaine à 8 heures du soir, bourse du Travail.

Ordres du jour importants et d'actualité.

### MAINTZERT

— S. Faure à la Ruche, au Patis, par Rambouillet (S.-et-O.).

Le camarade qui nous demande les Faux Droits de l'Homme et les Vrais est prié de s'adresser à Para-Javal, 16, rue Blomet, Paris.

Camarade générique欲する dictionnaire Lachâtre, absolument à l'état de neuf, 4 volumes reliés rouge, ayant coûté 120 francs, pour 50 francs, complet.

S'adresser au Libertaire où les volumes sont vendus.

MORTPERIN remercie les camarades qui lui ont répondu; ne disposant que de sa propre production, il ne pourra en satisfaire que quelques-uns; prière à ceux qui auraient besoin de ces marchandises, de lui indiquer quantité, genre et qualité. — Ecrire 69, rue Kléber, à Troyes.

On demande un apprenti graveur, payé. — Ecrire au journal.

Les camarades visitant régulièrement une librairie (Paris et banlieue) comme libraires, caisseurs, abonneurs, sont priés d'envoyer leur adresse à J. Ducret, au Libertaire, pour une offre très intéressante.

On demande un jeune homme de 14 à 15 ans, pour magasin tenant articles ménage et nettoyage.

On offre un salaire de 2 fr. par jour tout en apprenant le commerce. — S'adresser au Libertaire.

La Révolution et l'Idéal anarchique (Elisée Reclus), 275 3 25

Oeuvres de Bakounine, tomes I, II, III et IV ; chaque volume..... 275 3 25

La Société Future (Jean Grave)..... 275 3 25

Anarchistes (Mackay)..... 275 3 25

La Société mourante et